



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIX<sup>e</sup> siècle

---

ROCHEFORT



PARIS

LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS

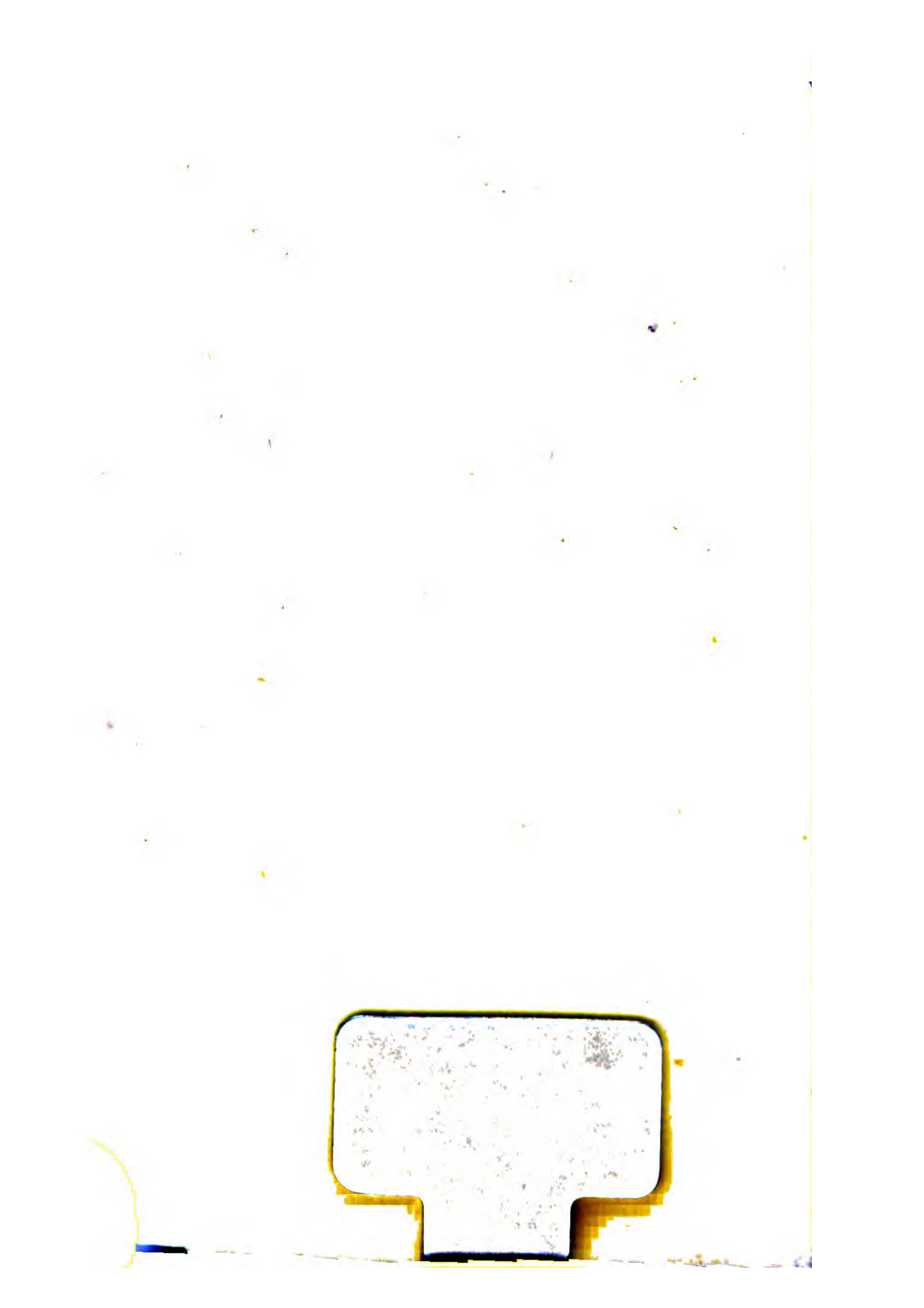
43, RUE DE TOURNON

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

—  
1869

(Tous droits réservés.)

Vet. Fr. III A. 672



ROCHEFORT



100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100



ROCHFERT

**HISTOIRE CONTEMPORAINE**

**Portraits et Silhouettes au XIX<sup>e</sup> siècle**

---

**ROCHEFORT**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

**63**

**PARIS**

**LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS**

**13, RUE DE TOURNON**

**Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger.**

---

**1869**

*Tous droits réservés.*





# ROCHEFORT

---

« Noblesse oblige », dit le vieil adage.

Le père du rédacteur de la *Lanterne* appartient à la vieille famille des Rochefort de Luçay. Ruiné à droite, déshérité à gauche, il ne dérogea point en demandant à son esprit les ressources que lui enlevait la fortune. C'est un des vaudevillistes distingués de ce siècle. Monsieur son fils aurait pu suivre la même route et respecter le nom de ses ancêtres; mais il déclare

lui-même que le bonnet rouge lui sied à merveille. Il se le pose crânement sur l'occiput.

Gardez ce bonnet, monsieur, je le veux bien. Seulement vos titres de noblesse n'existent plus. Le biographe, pour être logique, vous en dépouille. Nous n'avons rien à démêler avec le comte Henri Rochefort de Luçay. Vous êtes Rochefort tout court, — et c'est bien peu. Si le faubourg Saint-Marceau n'est pas de mon avis, cela prouve que les chiffonniers ramassent beaucoup de guenilles, et que le sens commun n'est pas toujours au fond de la hotte.

En juillet 1832, au plus fort de l'invasion du choléra, un enfant extraordinaire vint au monde à Paris. Bizarre caprice de la nature, — cet enfant n'avait pour ainsi dire pas de visage, et chez lui le développement de la boîte cérébrale était si prodigieux, qu'on crût à la naissance d'un monstre, ou tout au moins d'un phénomène. Ce n'était ni l'un ni l'autre. Les parents se calmèrent à la promesse du médecin-accoucheur, qui déclara que cet énorme cerveau finirait par

s'équilibrer avec le reste. Rochefort père embrassa donc le nouveau-né et dit en riant :

— Voilà un gaillard qui aura du front !

Dans la notice historique qu'on devait consacrer tôt ou tard au candidat du *Rappel*, nous avons été devancé par un biographe qui ne se nomme pas, — grave imprudence ! — car les éloges anonymes n'ont aucune valeur, et la critique signée ne manque pas d'un certain poids. Ce biographe assure que le citoyen Rochefort, enfant, avait la timidité du lièvre et la candeur de la colombe. La chose est difficile à concilier avec ce que nous savons aujourd'hui du caractère du héros.

« Un des supplices du jeune Henri, dit ce biographe mystérieux, était d'aller dîner en ville ; alors il ne savait que faire de ses bras, de ses yeux et de ses jambes ; une maladresse naturelle, et qui est un de ses charmes (permettez-moi de souligner les *charmes* de l'auteur de la *Lanterne*), s'y ajoutant, Rochefort sortait de table un peu plus affamé qu'il ne s'y était mis. Au dessert d'un repas offert par une

de ses parentes , on oublie de lui servir des confitures.

« — Tiens, tu n'aimes donc pas les confitures, que tu n'en as pas pris ?

« — En effet, répond en rougissant Rochefort qui les adorait, je ne peux pas les souffrir.

« A dater de ce jour la famille entière se dit :

« — C'est particulier, cet enfant n'est pas comme les autres, il n'aime pas les confitures. Et cette réputation fut si bien établie qu'un de ses oncles, chez qui il dinait tous les dimanches, poussait la gentillesse jusqu'à faire retirer de dessus la table le pot de confitures traditionnel, convaincu que cette vue seule était désagréable à son neveu. En avançant en âge, cette timidité eut une conséquence plus grave, c'est qu'elle rendait Rochefort silencieux et craintif, et qu'aux yeux de certains indifférents, il passait pour un enfant sur l'intelligence duquel on n'avait pas le droit de fonder la moindre espérance. »

**Bref, achevons la pensée de ce trop**

bienveillant biographe : le jeune Rochefort passait pour un petit imbécile.

Nouvelle preuve de la vanité des jugements humains, — car il n'était pas plus imbécile qu'il n'était timide. Dans la protubérance exagérée de sa cervelle nichait tout simplement un immense amour-propre, et l'on n'ignore pas que, chez certaines natures, l'excès d'amour-propre ressemble — à s'y méprendre — à un excès de timidité. L'enfant naïf et sans orgueil aurait dit avec une aimable franchise :

— Mais on ne m'en a pas donné de confitures !.. Voici mon assiette.

Au lieu que l'enfant orgueilleux, humilié dans sa gourmandise et blessé de ce qu'on a *oublié de lui offrir* le précieux dessert, trouve ce manque d'égards impardonnable au point de vue de sa jeune et trop précoce susceptibilité, déclare qu'il *n'aime pas* ces impertinentes confitures, et persiste mordicus à *ne point les aimer* par la suite, poussant ainsi jusqu'au bout la conséquence de son orgueilleuse et mensongère profession de foi. J'insiste sur ce détail psychologique,



plus sérieux qu'on ne pourrait le croire. La politique révolutionnaire nous jette inopinément dans les jambes des individus si bizarres, que les honnêtes gens en restent ébahis. Selon nous, le public ne doit pas être trompé sur le caractère d'un homme de l'espèce de celui que nous avons à peindre. On n'est pas agneau dans les jours d'enfance et tigre dans l'âge mûr. C'est parfaitement invraisemblable. Le citoyen Rochefort est un orgueilleux, rien qu'un orgueilleux. Il pousse l'orgueil jusqu'à l'épilepsie. Cette conviction deviendra celle de nos lecteurs, à mesure que se dérouleront les incidents de cette histoire.

Le rédacteur de la *Lanterne* a fait ses classes au collège Saint-Louis. Il étudia fort peu le rudiment, négligea la version latine et manifesta pour les racines grecques une horreur profonde. Au fond de son pupitre se trouvaient les poésies de Victor Hugo, infiniment plus dignes d'être logées dans la gigantesque boîte cérébrale dont nous parlions tout à l'heure; il y eut place pour la collection toute entière des *Orientales*, des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*.



Bien plus, l'élève Rochefort se mit en mesure de devenir poète lui-même.

Il étudia les règles de la prosodie et rima du matin au soir. Disons qu'il ne s'en acquittait pas trop mal. Il reçut, un jour, les félicitations de son professeur de rhétorique pour une composition française qu'il avait rédigée d'un bout à l'autre en pompeux hexamètres.

A cette époque, le citoyen Rochefort entra dans sa seizième année.

Il devint tout à coup d'une piété sésaphique. Pourquoi? comment? On hésite à expliquer les causes de cette conversion subite d'un jeune homme qui, jusque-là, n'avait pas été le meilleur sujet du collège. Les uns pensent que ce changement moral fut le résultat d'un discours du Père Lacordaire, entendu par le collégien à Notre-Dame; les autres disent qu'une de ses parentes, très-riche et très-pieuse, lui avait promis, s'il était bon chrétien, de lui donner la meilleure part de sa succession, — dernière hypothèse qui diminuerait de beaucoup le mérite du converti et laisserait quelques doutes sur sa sincérité.



Toujours est-il que le libre - penseur Henri Rochefort, qui rédige à l'heure qu'il est contre la religion, contre le Saint-Père et contre les catholiques les monstrueuses diatribes qu'on a pu voir, fut chrétien pratiquant jusqu'à sa vingt-troisième année, et que sa verve poétique s'exerçait exclusivement sur des sujets religieux.

Témoin le sonnet qui va suivre, composé par le futur lanternier, dans un élan de ferveur enthousiaste, inspiré par les fêtes du mois de Marie :

#### SONNET A LA VIERGE

Toi que n'osa frapper le premier anathème,  
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour;  
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,  
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,  
Car tu conquis ta place au céleste séjour,  
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,  
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière.  
Le genre humain courbé t'invoque la première.  
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,  
Tout te chante, ô Marie ! Et pourtant quelle femme  
Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs ?

Les archives de l'académie des Jeux floraux, à Toulouse, conservent ce sonnet manuscrit. Il a été imprimé dans le recueil de 1855.

Messieurs les rédacteurs du *Siècle* ont joué au citoyen Rochefort le mauvais tour d'imprimer cette pièce, le 5 juin dernier, deux jours avant le scrutin de ballottage, ce qui a nécessairement enlevé quelques milliers de voix au candidat de la 7<sup>me</sup> circonscription pour les donner à son compétiteur.

Le crime imputé à Jules Favre d'avoir sa chaise à la paroisse Saint-Philippe du Roule n'est pas à la hauteur du crime du citoyen Rochefort, qui a chanté la Vierge immaculée.

O pharisiens de la démagogie, apôtres insolents du mensonge, flatteurs impurs des passions irréligieuses ! osez donc nous dire en quel jour de chute infâme et de lâche abandon de la vertu, vos idées et vos sentiments ont fait volte-face !

L'ami anonyme du citoyen Rochefort affirme que celui-ci était, dès le collège, ardent républicain. C'est possible; la conviction républicaine est loin d'avoir pour ennemie la conviction chrétienne, et l'on peut même dire que la première n'est sérieuse et acceptable que lorsqu'elle marche avec la seconde. Mais ce qui nous semble inouï, ce que nous refusons absolument de croire, c'est que le rédacteur de la *Lanterne* ait puisé toutes ses exagérations démagogiques dans les conseils de sa propre mère, et que madame de Rochefort ait elle-même contribué à faire de son fils le libre-penseur impudent que nous connaissons.

Voici des lignes que je ne puis lire sans frissonner, — tant pis pour ceux qui ne comprendront pas l'effet de saisissement qu'elles me causent!

Le biographe explique le républicanisme de son héros.

« Rochefort, dit-il, a pour la République le même amour qu'on a pour une femme, et j'allais dire le même culte qu'on a pour une déesse... Le mâle caractère de son excellente mère s'est exactement re-

produit en lui. M<sup>me</sup> de Rochefort avait depuis longtemps appris à détester dans sa propre famille les abus de la légitimité et de la bigoterie. Comme ces fils de 89 qui, d'après Michelet, étaient devenus révolutionnaires, parce qu'en les allaitant, leurs mères s'étaient nourries de la lecture de Rousseau et de Voltaire, Rochefort est devenu républicain parce que sa mère était républicaine (iii) »

Les trois points d'exclamation renversés du citoyen Raspail trouvent ici leur place naturelle.

Attendez, ce n'est pas tout. Notre républicaine est à son lit de mort, le médecin désespère de la sauver.

« Quand tout espoir fut perdu, Rochefort, fou de douleur, crut devoir lui offrir les secours d'un prêtre; mais M<sup>me</sup> de Rochefort eut un sourire et haussa doucement les épaules... »

Ici tout commentaire devient impossible. Dès qu'on assigne une pareille source aux opinions et à la conduite d'un homme, on n'a plus qu'à le plaindre. C'est le monde moral bouleversé de fond en comble.

Les excellents amis du lanternier cherchent à nous convaincre que, si Rochefort porte aujourd'hui le bonnet rouge, il ambitionnait depuis longtemps cette aimable coiffure.

— Ce n'est pas nous, disent-ils, qui le lui avons mis sur la tête.

La notice que nous signalons a été écrite évidemment pour les besoins de la candidature effrontée qui n'a pas craint de se poser en rivale de la candidature Jules Favre. On y raconte que de ce même crâne cyclopéen d'où sortaient une avalanche de poésies chrétiennes et des strophes si tendres à la Vierge, s'échappaient aussi en 1848 des professions de foi que Robespierre eût signées de grand cœur, et que Marat n'aurait pu rédiger dans un style plus farouche. Lisez plutôt :

« Quiconque, — aurait écrit l'aimable élève, — accepte de commander même à des enfants est un tyran ! puisqu'il s'arroge tout seul le droit de punir et de récompenser, et que ce droit n'est inscrit dans aucun des codes de la nature. »

Est-ce assez joli ? Voyez-vous le faubourg Saint-Marceau gobant la pilule et



s'extasiant devant cette phrase aussi révolutionnaire que stupide !

Mais voici un fait plus grave et dont la fausseté notoire saute aux yeux. Laissons parler l'ami du citoyen Rochefort.

« C'était en 1848. Monseigneur Sibour venait d'être gradé archevêque (*gradé* est d'un goût délicieux et d'un esprit très-fin) en remplacement de monseigneur Affre, tué sur les barricades. Pour fêter cet heureux avènement, monseigneur Sibour avait invité à déjeuner les élèves les plus studieux de tous les lycées de Paris. Il va sans dire que Rochefort était du nombre. Le proviseur, désireux d'attirer sur son institution les regards de monseigneur, crut se montrer fort habile en commandant au jeune poète une cantate à son adresse (à l'adresse de qui ? du proviseur, de l'élève, de l'archevêque ou de l'institution ?) Rochefort obéit, mais jusqu'à l'heure voulue garda précieusement sa poésie dans son pupitre, refusant obstinément de la montrer, même à ses camarades. Le jour solennel arriva, les élèves se rendirent dévotement à l'archevêché et déjeunèrent non moins religieusement. Mon ami a même

gardé du déjeuner de monseigneur le souvenir le plus saint qu'un estomac révolutionnaire puisse conserver. Il se rappelle surtout certain turbot béat... (turbot *béat* ! que ces démagogues sont donc spirituels !) Au dessert, le proviseur demanda la parole pour son élève-poète. Rochefort se leva, et doucement, tranquillement, lut une cantate dans laquelle il se contentait de féliciter monseigneur sur l'adoption qu'il venait de faire des **FILS DES ASSASSINS DU GÉNÉRAL BRÉA**. On était déjà à cette époque en pleine réaction : le froid fut gigantesque. Monseigneur eut un regard de travers, et le proviseur se promit bien de ne plus commander désormais de cantate à un élève aussi... insurgé. »

Voilà l'histoire, qu'en dites-vous ?

Le proviseur d'un lycée, — et d'un lycée de Paris, — autorise un morveux de seize ans à lire une cantate, sans que lui, proviseur, en ait pris connaissance depuis le premier hémistiche jusqu'au dernier, — c'est complètement invraisemblable.

Ami du citoyen Rochefort, contez à d'autres vos sornettes !

Il est possible que les chiffonniers sim-

ples et crédules, dont vous avez extorqué les suffrages, aient trouvé de leur goût votre absurde anecdote ; mais n'essayez pas de nous la donner comme authentique. Efforcez-vous d'acquérir, je vous le conseille, la véracité de l'historien, et soignez mieux la correction du style.

Rochefort fils, bachelier à dix-huit ans, eut l'air de commencer son cours d'études médicales, fréquenta de la façon la plus assidue le bal Bullier, composa pour ses amis du quartier latin des chansons semi-politiques et semi-libertines, se lança dans toutes les divagations de conduite malheureusement trop fréquentes sur la rive gauche, batailla contre les sergents de ville, cassa bon nombre de banquettes au parterre de l'Odéon, prit des allures de matamore, chercha des duels, reçut ou donna plusieurs coups d'épée, n'ouvrit pas un seul livre de science, ne passa pas l'ombre d'un examen, et apprit un beau jour que sa famille était complètement ruinée.

Adieu la vie de dissipation, les joies de la Chaumière et les folles orgies.

M. Rochefort fils dut gagner son pain. Ce n'était pas chose facile. On lui pro-



posa de donner quelques répétitions à des élèves de sixième. Il accepta ce rude métier avec un certain courage. Mais il gagnait à peine trente sous par jour, et, si l'on vit avec trente sous, on vit mal. La protection de M. Charles Merruau, ancien rédacteur du *Constitutionnel* devenu chef de division à la préfecture de la Seine, obtint au jeune homme une place de douze cents francs.

Un employé de mœurs régulières, ami du travail et de l'exactitude, fait ordinairement son chemin dans l'administration de la ville ; mais Rochefort fils n'était pas cet employé-là. Le chef du bureau des brevets, qui avait le malheur de l'avoir sous sa dépendance, ne put obtenir de lui ni régularité, ni soumission.

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'on me prend ici pour un esclave ! Croit-on me donner des honoraires en rapport avec mon mérite ? disait le jeune démocrate à son chef, quand celui-ci lui reprochait de ne pas arriver à l'heure.

On le renvoya du bureau des brevets et on lui donna la place d'expéditionnaire aux ponts et chaussées. Là, mêmes allu-

res, et plus de paresse encore. Ce bizarre employé s'esquivait à tout propos pour aller dans un café borgne du voisinage se livrer à d'interminables parties de piquet. Son chef ne pouvait décemment tolérer ce désordre. Il menaça le joueur obstiné d'adresser un rapport spécial sur sa conduite au préfet de la Seine, et Rochefort fils, blessé dans sa dignité d'homme libre, lui envoya un cartel et deux témoins.

Ou c'était de la folie, ou c'était le comble de l'orgueil.

M. Charles Merruau, connaissant l'état de gêne de la famille Rochefort, se montrait indulgent pour ces extravagances. Il fit passer notre employé rebelle au bureau des archives, puis à la vérification des comptes. Cette longanimité ne corrigea pas Rochefort fils. Il n'osait plus retourner au café borgne et s'adonner à son goût pour le jeu de cartes ; il se bornait, en été, à faire quotidiennement deux ou trois fugues afin de se livrer à l'exercice de la natation dans les bains à quatre sous, et, en hiver, il employait les heures administratives à confectionner des vau-

develles pour les Folies-Dramatiques avec Commerson du *Tintamarre*, son premier collaborateur.

Et le travail des vérifications ?

Rochefort fils payait en billets de spectacle un employé, son voisin, qui s'acquittait pour lui de ce travail.

Donnons tout de suite le bagage théâtral de l'auteur de la *Lanterne*. Sa première pièce avec Commerson a pour titre : *Un Monsieur bien mis*. Il fit représenter ensuite au Vaudeville *les Roueries d'une ingénue*, et au Palais-Royal *les Mystères de l'hôtel des ventes* et *l'Homme du Sud*. Sa vocation dramatique se dessinant de plus en plus, il fit jouer aux Variétés *les Pincaux d'Héloïse* et *la Vieillesse de Brididi*, avec Adolphe Choler; *Sortir seule* et *les Secrets du grand Albert*, avec Grangé; *Une Martingale*, avec Cham — et enfin, avec Pierre Véron, *la Foire aux grotesques*, *Sauvé, mon Dieu!* et *la Confession d'un enfant du siècle*.

« En même temps que Rochefort produisait au théâtre son premier enfant, — dit la biographie sans signature, — une autre lui naissait dans un coin de Versail-

les, sa fille, sa seule et sérieuse adoration en ce monde, et pour laquelle il est prêt à se faire hacher. C'est que pour l'élever il a accompli des prodiges, et que *le plus rude de sa misère a été ces jours-là*. (On est prudent de garder l'anonyme avec un pareil style.) Nous avons dit que ses modestes appointements suffisaient à peine à faire vivre sa famille (sans compter que les bains et les parties de piquet coûtaient quelque chose), et pourtant il lui fallait de l'argent pour sa fille. Quant à la mère, elle était plus pauvre que lui, et d'ailleurs elle n'était plus à Versailles. »

Très-touchant !

Mais cette paternité de contrebande, historique et réelle, n'est pas à l'éloge du citoyen Rochefort. Ni la religion, ni la société, ni la morale n'ont à s'attendrir sur le paiement difficile des mois de nourrice, sur quatre lieues faites à pied pour aller chercher une caresse, sur la nécessité où se trouva le père d'élever sa fille au biberon, et sur d'autres détails du même genre. Les animaux soignent leurs petits ; l'homme doit soigner ses enfants, — même illégitimes. Ce n'est là

ni un acte d'héroïsme, ni un acte de vertu.

Trouvant quelques ressources exceptionnelles au théâtre, l'employé de l'Hôtel de Ville chercha très-activement à s'en créer aussi dans le journalisme.

Repoussé avec perte de la *Presse théâtrale*, qui lui fit l'injure de l'accuser d'un manque total d'esprit, il rédigea quelques notices pour le *Dictionnaire de la Conversation*, entre autres une étude sur Clairville, assez remarquable. Enfin Cham, son collaborateur futur, et M. Lange-Lévy, imprimeur du *Siècle*, lui ouvrirent toutes grandes les portes du *Charivari*.

Ses articles eurent là quelque vogue ; mais ce qui lui acquit le plus d'honneur aux yeux du grotesque journal, ce fut un duel qu'il soutint contre un rédacteur de l'ancien *Gaulois*.

Il reçut une blessure légère et passa dès lors pour un spadassin de premier calibre.

En attendant le travail de l'Hôtel de Ville chômait d'une façon déplorable. Ou l'employé voisin ne recevait plus de billets de théâtre, ou l'administration avait saisi le jeu de la ficelle. M. Charles Merruau,



fatigué des plaintes incessantes qu'on lui adressait contre son protégé, l'appela dans son cabinet et le pria de signer sa démission.

Voilà le citoyen Rochefort très-empêtré !

Sa mère, qui vivait encore, ne comptait que des moyens d'existence fort restreints. Les mois de sevrage avaient, d'autre part, une échéance inexorable, et le *Charivari* ne payait que deux sous la ligne. Pas généreux le *Charivari* !

Que devenir en face des mois de sevrage et de ces deux sous ?

On nous glisse une autre anecdote qui donnerait au citoyen Rochefort un faux air d'un homme de Plutarque, — ce qui nous paraît inadmissible.

Le préfet de la Seine, nous dit-on, trouvant trop rigoureuse la sentence portée par Charles Merruau, manda Rochefort et lui proposa la place de sous-inspecteur des Beaux-Arts, avec trois mille francs de fixe, mais le fier rédacteur du *Charivari*, pressentant que M. Haussmann voulait le séduire et le condamner irrévocablement

à des articles élogieux, soit pour le pouvoir impérial, soit pour l'administration de la ville, maintint énergiquement sa démission.

Voici la vérité simple et nue.

Comme tous les préfets ses prédécesseurs, M. Haussmann est peu satisfait d'avoir chez lui des employés-écrivains qui prennent le papier, les plumes, l'encre et le temps qui appartiennent à l'administration pour confectionner des œuvres plus ou moins littéraires, — œuvres qui l'intéressent naturellement beaucoup moins que le travail de la préfecture, et pour lesquelles il n'est obligé en aucune sorte à servir des honoraires à ces messieurs. En conséquence, d'accord avec Charles Merreau devenu son secrétaire général, il avait voulu tout simplement donner une leçon à M. Rochefort, le rappeler au sentiment du devoir et lui offrir le choix entre des appointements respectables et le sacrifice de l'inconvenante rédaction charivarique à laquelle il se livrait.

— Ne plus écrire, moi qui marche à la célébrité? pensa modestement notre homme : le préfet me demande l'im-

possible, je me dois à ma gloire future.

Ainsi soit-il !

La place de sous-inspecteur des Beaux-Arts fut donnée à un autre. M. Rochefort entrevoyait dans les brumes d'une lointaine perspective la *Lanterne* et le faubourg Saint-Marceau. Voici près de dix ans qu'il répète à ses amis.

« — Vous verrez, vous verrez, je serai quelque jour un homme politique. »

O sottise de l'orgueil humain !

Sur les entrefaites, Aurélien Scholl, offusqué du succès du *Figaro* et voulant opposer à Villemessant une concurrence redoutable, se décide à créer le *Nain jaune*; il jette les yeux sur Rochefort pour être le chroniqueur du nouveau journal. Stimulé par des besoins impérieux, celui-ci prend la balle au bond, travaille nuit et jour et accouche de plusieurs chroniques assez gaillardement troussées. Mais la caisse du *Nain jaune* ne regorge pas de numéraire. Alors quelques amis dévoués du chroniqueur, Siraudin en tête, commencent à harceler Villemessant et à lui répéter sur tous les tons :



« — Quoi ! vous n'avez pas lu les articles de Rochefort ? »

« — Mais, sapristi, lisez-les donc ! »

« — Vous allez vous laisser enfoncer par le *Nain jaune*, mon cher, — prenez garde. »

Ahuri par ces prôneurs, Villemessant appelle Rochefort et lui propose cinq cents francs par mois pour un simple courrier hebdomadaire.

Traité conclu. Le nouveau rédacteur entre en campagne, émarge régulièrement à la caisse du *Figaro*, et fait un pied de nez magnifique à la préfecture de la Seine. Sa prose a tout le succès désirable ; les kiosques chantent des hymnes à sa louange.

Est-ce à dire que le citoyen Rochefort soit un écrivain d'un talent hors ligne, ou que l'engouement qui s'attacha dès lors à ses articles fût justifié le moins du monde ?

Assurément non.

C'est un limier continuellement à la piste des scandales, flairant les plus honteux, toujours prêt à les lancer en pleine publicité et en plein soleil, ne prenant

jamais la peine de les couvrir d'un voile, et laissant percer le nom propre avec une habileté satanique sous la révélation injurieuse ou déshonorante.

Point ou très-peu d'esprit. Du bagout de journaliste en goguette, un jargon de commis-voyageur qu'il saupoudre d'antithèses à la Hugo, tout un système de coquinerie de plume et de bravades irrespectueuses qu'il soutient avec cynisme et insolence. Le Rochefort fait les délices des boudoirs du demi-monde. C'est la joie des petits crevés et des cocottes; c'est la lecture de prédilection de ces beaux messieurs de la Bourse, grands amateurs de morale en baisse et de polissonneries en hausse.

Clientèle nombreuse, comme on le voit, — succès facile à comprendre.

Ajoutons à cela que M. Rochefort a l'audace de ses coups de plume et qu'il se bat comme un lion pour soutenir le mensonge, pour appuyer la calomnie. Une chance bizarre le protège dans ses duels et l'a vingt fois empêché d'être enbroché vif.

Il insulte un jour la reine Isabelle,

dont la révolution n'avait pas encore brisé le sceptre. Un Espagnol indigné lui prouve que tout ce qu'il affirme dans le journal est abominablement faux et injuste ; il demande une rétractation.

— Peuh ! s'écrie le chroniqueur. Ici nous sommes infailibles, on ne se rétracte pas !

Le lendemain, au bois de Boulogne, il en était quitte pour une écorchure, — et l'entrefilet diffamatoire fut maintenu.

On devait nécessairement envier au *Figaro* cette honnête plume et cette fine lame. A cette époque le banquier Millaud créait le *Soleil*, toujours pour faire niche à Villemessant. Il invite Rochefort à dîner, lui glisse dans la main mille francs d'arrhes, et dit avec un sourire fascinateur :

— Soixante-quinze napoléons par mois, deux chroniques par semaine, traité pour un an, — que décidez-vous ?

— Tope ! J'accepte, répond le chroniqueur.

L'année finie, Villemessant prend sa revanche et donne à l'ex-employé de

M. Haussmann trois mille francs de prime et deux mille francs par mois.

Ce que c'est pourtant que la vertu !

Les Aspasies modernes et les chevaux de luxe ne trouvent pas plus folle enchère. A propos d'Aspasia, nous avons là sous les yeux une note indicible, dont nous ne voulons pas nous servir, moins par égard pour le citoyen Rochefort que par respect de nous-même.

Pauvre siècle ! à quels hommes vas-tu donner tes admirations et tes préférences !

Un duel avec le prince Achille Murat devrait trouver ici sa place ; mais puisqu'il y a des noms que je ne veux pas prononcer, le prince me permettra de passer sous silence le motif de la querelle et de dire seulement qu'il a fait beaucoup d'honneur à l'homme dont nous nous occupons, en se mesurant avec lui au manège de Saint-Germain.

La cause d'un autre duel de Rochefort avec Paul de Cassagnac est connue. Paul de Cassagnac était l'agresseur : impossible de refuser une réparation. Je parle ici au point de vue purement humain et en tenant compte des usages de l'*institu-*

*tion*, car nos mœurs bizarres nous autorisent à employer ce terme en parlant du duel. Les deux adversaires choisirent la Belgique pour lieu de rencontre; mais les gendarmes belges les renvoyèrent se battre dans la plaine Saint-Denis, où le jeune rédacteur du *Journal de l'Empire* insinua une balle dans le flanc du citoyen Rochefort.

Peu s'en fallut que la *Lanterne* ne s'allumât jamais. Quelle douleur pour la littérature, quelle perte pour la morale publique!

L'Exposition universelle ayant attiré les souverains de l'Europe à Paris, un article plein d'outrages, signé du brutal chroniqueur, éveille l'attention du parquet. Le *Figaro* va être sérieusement frappé, lorsque Villemessant, toujours habile à parer un coup dangereux, se hâte de porter un cautionnement au ministère des finances et change sa feuille littéraire en journal politique. Voilà le citoyen Rochefort bien à l'aise pour insulter les hôtes de Napoléon III. Il s'en donne à cœur joie et d'une façon tellement impudente, que M. Pinard, alors



ministre, invite le rédacteur en chef, à venir, lui, donner des explications dans son cabinet. Cette entrevue met fin au scandale. On déclare à Rochefort qu'il cesse de faire partie de la rédaction.

Malheureusement le traité n'était pas expiré. Il fallait payer un dédit considérable ou donner une satisfaction quelconque au chroniqueur expulsé.

L'autorisation préalable allait être votée à la Chambre.

— Je veux un journal à moi, dit Rochefort.

— Eh bien ! lui répond la caisse du *Figaro*, par l'organe de Villemessant et de Dumont, si vous avez besoin d'un cautionnement, on le versera pour vous.

C'est toute l'histoire de la *Lanterne*...

Ivre d'orgueil, de colère et de démençe, le citoyen Rochefort se crut de taille à renverser un gouvernement. On le vit s'attaquer corps à corps avec une rage inouïe à l'Empereur lui-même, aux ministres, à tout ce qui se trouvait au dessus de lui comme autorité, comme mérite et comme puissance ; il prit à tâche de ras-



sembler dans l'égout de son journal les fanges révolutionnaires, les ordures de l'impiété, pour les saisir à pleines mains et les jeter de droite et de gauche à ceux qu'il nomme ses ennemis politiques. Dans son délire, il alla jusqu'à outrager l'Impératrice. Il reproduisit effrontément les mensonges inventés par la démagogie espagnole contre une reine malheureuse ; il se fit l'écho de toutes les infamies, se rendit complice de toutes les lâchetés et de tous les opprobres.

Je le répète, on a eu tort de ne pas laisser l'indignation publique faire justice. Pourquoi donner à un homme de cette espèce la joie de la persécution, les honneurs du martyr ?

Mais puisque l'imprudencence a été commise, n'en parlons plus et achevons l'histoire.

Le premier soin du citoyen Rochefort, en arrivant à Bruxelles, fut de se mettre en relation directe avec nos démagogues exilés. Il continua la publication de la *Lanterne*, que l'Europe, plus sage que la France, honora presque aussitôt d'un profond dédain. En moins de six semaines,

le pamphlet publié et vendu jusque là à cent vingt mille exemplaires tombait à un tirage mesquin de quatre ou cinq mille. Il est rare de voir un signe de mépris public mieux caractérisé.

Nous arrivons à une série d'événements où l'odieux se mêle au burlesque dans des proportions égales. On fera mieux néanmoins de rire que de pleurer.

A l'approche des élections, Victor Hugo quitta Guernesey pour se rendre en Belgique et s'installer à un poste d'observation sur la frontière. Le jour même de son arrivée, comme il dînait en famille, un domestique paraît et lui offre une carte sur un plat d'argent, — car la démocratie, dès qu'elle se sent la poche pleine, observe avec amour et avec scrupule les règles du cérémonial aristocratique.

— Qu'est-ce?... demande le maître. Henri Rochefort?... Je ne connais pas M. Rochefort. Voici mon fils Charles et mon fils François. J'en ai un troisième qui se nomme Henri.... Faites entrer mon fils Henri !

Le tout débité sur un ton de gravité théâtrale archicomique.



Des cette première entrevue, le plan de l'organisation du *Rappel* fut décidé.

MM. François et Charles Hugo, Vacquerie et Paul Meurice prennent le chemin de Paris, jurent au maître de lui frayer la route pour qu'il puisse rentrer dans une patrie libre, et certifient qu'ils vont poser énergiquement la candidature de Rochefort.

Ils la posèrent en effet.

Je suis désolé pour mon propre compte que cette candidature n'ait pas réussi. Le citoyen Rochefort, quoi qu'on ait pu dire, était parfaitement éligible; mais le suffrage universel, comme la loi, n'a pas d'effet rétroactif. Favorable, ou non, l'urne du scrutin ne purgeait pas M. Rochefort des condamnations portées contre lui. On avait le droit d'empoigner à la frontière le nouvel élu et de le coffrer à Sainte-Pélagie.

Alors de deux choses l'une :

Ou la Chambre aurait validé les pouvoirs du lanternier, et le gouvernement aurait dit : « — Fort bien, mon garçon ! vous voilà député, c'est clair, je vous en félicite; mais ayez d'abord la complaisance de vous

mettre en règle, avec la loi, et de rester à l'ombre pendant deux petites années consécutives. C'est une misère ! Il vous restera quatre ans, encore pour exercer le mandat que d'honorables électeurs vous ont confié dans l'intention formelle de me déplaire, c'est très-suffisant ! »

Ou — ce qui est plus probable, — la Chambre aurait proclamé l'indignité de l'homme, avec cette déclaration que l'Empereur n'est pas plus exclu du droit des gens qu'un autre et que le suffrage universel, malgré son omnipotence, n'a pas le droit de sanctionner les outrages dirigés contre la personne du souverain ; et dans ce cas, tous les efforts du *Rappel* n'auraient abouti qu'à replacer l'insulteur sous la vindicte légale.

C'eût été pour le mieux.

Je suis désolé, je le répète, que les événements n'aient pas pris cette tournure, parce que je vois des niais, qui persistent follement à considérer M. Rochefort, comme un personnage ; parce que l'auteur de *la Lanterne* est un homme qui a grandi, en quelque sorte, et qui ne méritait pas de grandir. Ce genre de succès est une of-

fense au sentiment du juste et de l'honnête.

Telle était ma pensée avant la publication même du *Rappel*, et je l'avais exprimée dans une brochure politique, le *Flambeau*, que la démocratie, fidèle à sa noble tactique, a étouffée sous la conspiration du silence.

Le *Flambeau* parut en même temps que le *Rappel*. On se livra, pour empêcher la vente de la brochure hostile au candidat Rochefort, à des manœuvres que j'aurais dénoncées aux tribunaux, si je n'avais pour les démagogues et pour leurs intrigues le plus profond mépris. Grâce à eux, Paris ne m'a pas lu, c'est possible; mais la province enlève l'édition, et la province compte et comptera pour quelque chose dans la ruine complète de leurs espérances.

En attendant, il faut l'avouer, la campagne politique du *Rappel* ne débuta pas trop maladroitement.

Dans le premier numéro le patriarche de Guernesey donne par écrit sa bénédiction solennelle à l'œuvre, et le lendemain Charles Hugo publie l'épître suivante, saturée de chauvinisme révolutionnaire :

Caprera, 20 avril 1869

« Mon cher ami,

« Merci de votre belle lettre. Le *Rappel*, dirigé par vous, par Rochefort, par vos amis, c'est un nouveau champion de la liberté humaine qui descend dans la lice. Le nom de ses écrivains est la garantie de ses principes, — et nous tous, soldats du droit, nous le saluons avec amour et gratitude. Le réveil du grand peuple, mon cher ami, est l'espérance du monde. Presque partout nous voyons les pauvres opprimés s'émouvoir et s'agiter pour obtenir le droit de vivre libres, et partout le mal, par ruse ou par force, est triomphant. Aujourd'hui, l'initiative des fils de 1789 est attendue, comme aux temps anciens, le Messie.

« Secouez la grande endormie — et vous verrez avec quelle reconnaissance elle sera suivie par toute la foule des souffrants ! Les nouvelles élections de France nous intéressent plus que les nôtres, et

croyez-moi, nous saurons marcher sur les traces du peuple-chef.

« Votre très-dévoué,

« GARIBALDI. »

Impossible de voir une provocation à l'émeute, signée d'un nom plus capable de dissiper les doutes, si l'on pouvait conserver des doutes sur cette jolie manœuvre.

Suivons la trame.

Le surlendemain, autre machine de guerre braquée résolument contre l'ennemi. C'est au tour de François Hugo à lancer la bombe. Il arrive de Hollande et il a vu... Qu'a-t-il vu ?

BARBÈS (!!!)

Oui, citoyens ! — le vieux Barbès, malade et à moitié mort, mais dont l'œil éteint se ranime quand on prononce le nom de sa chère République. Voyons, enfants de la patrie, est-ce que le jour de gloire n'est pas arrivé ? Ne rendez-vous pas la République à Barbès, à Victor Hugo, à Garibaldi qui vous la demandent?... — Et ainsi de suite.



... Ils ont battu tous les jours, pendant six semaines, le rappel sur cette note-là. . . .

C'est très-sérieusement que ces pauvres fous se sont imaginé que la France allait passer l'éponge sur dix-huit années de son histoire, — sans plus de gêne et sans plus de façon, — pour nous rendre ces vieux fantômes éclopés, boitant encore de la culbute qu'ils ont faite au coup d'État.

Je ne veux ni défendre les actes de l'Empire, ni chanter sa gloire, — oh! non!

Mais je déclare, avec toute la France honnête et sage, que le retour de ces messieurs est impossible. Jadis on a pu les voir à l'œuvre, et nous savons aujourd'hui ce qu'ils veulent encore. Ils cherchent à émanciper une voyoucratie imbécile et brutale, qu'ils ont démoralisée par des œuvres impures; ils invitent cette voyoucratie à nous mettre le poing sous le nez. Ce sont eux qui l'engagent à piétiner tout à la fois sur la religion, sur la morale, sur la vertu, sur la politesse, et sur la syntaxe. N'avez-vous pas entendu dans les clubs les hurlements de bête fauve qu'elle a poussés pour fermer la bouche à tout ce qui parlait le langage du



sens commun, de la vérité, de la justice et de la raison? Eh bien! voilà le peuple-souverain qu'ils veulent lâcher sur nous! Je préfère un bouledogue enragé ou une bête féroce.

En sortant du club du Vieux-Chêne, après avoir entendu un discours de M. Jules Vallès, un de ces agréables personnages disait un soir, avec un accompagnement de blasphèmes, qu'il est inutile de reproduire :

« — De quoi! de quoi!... voilà qu'on me refuse la clé de mon garni parce que je n'ai plus le sou et que j'ai tout bu... Il n'y a plus de justice en ce monde... ça m'embête... Je suis le peuple-souverain, je vas coucher aux Tuileries! »

Revenons à l'histoire de la candidature du citoyen Rochefort. Elle fut posée nettement, le 11 mai, dans le *Rappel* et commentée par M. Paul Meurice de la façon suivante :

« Cette profession de foi irritée et attendrie, pleine de rage et pleine d'amour, va droit au cœur du peuple. Le peuple sait ce qu'il veut et il ne peut pas ce qu'il veut. Rien de plus tragique. Le peuple a la

conscience de sa puissance et de sa force , et il s'est lié les mains, ce Samson. Le peuple connaît son titre et son droit, et il s'est donné des maîtres, ce souverain. En ce moment il l'a, sa souveraineté, il la touche, il la tient, on la lui met dans les mains... Mais quoi ! dans ses mains toujours liées ! De là cette colère fébrile, mêlée à sa profonde angoisse. Angoisse, colère, c'est là toute la lettre de Henri Rochefort à ses électeurs. Son angoisse, l'exil lui a donné, ce nous semble, un accent plus touchant et plus grave. Sa colère, elle appelle, elle veut l'action. »

Oui, c'est cela même, — l'action, le bouleversement, le désordre, l'émeute, toutes les brutalités de la horde insolente qu'on a vue récemment fonctionner.

Et ce cher M. Paul Meurice tombe des nues parce que l'imprimeur Schiller a refusé de le suivre dans ce petit chemin délicieux, qui ne montrait en perspective que la saisie, l'amende et la prison !

Le 12 mai, dans une chronique expédiée de Bruxelles, le citoyen Rochefort déclare persister dans la résolution de po-

ser sa candidature contre celle de Jules Favre.

Ce fut le coup de grâce.

A l'instant même cette dernière preuve d'extravagance et d'orgueil acheva de mettre contre lui, non-seulement quelques hommes sensés dont on avait surpris la bonne foi, mais les journaux républicains eux-mêmes. Ils commencèrent à se moquer de cette association de hugolâtres piqués de la tarentule politique. Le *Gaulois* donne un extrait d'un catéchisme à l'usage du diocèse de Guernesey. Voici le chapitre de la Trinité :

- « — Qui est le père ?
- « — Le père est Victor Hugo.
- « — Qui est le fils ?
- « — Le fils est Cantagrel.
- « — Qui est l'esprit ?
- « — L'esprit est Rochefort.
- « — Dites-nous ce que vous savez du père ?

« — Le père est celui qui a fait l'*Homme qui rit*, et ne l'a vendu que deux cent mille francs, afin qu'on pût le donner à deux louis l'exemplaire au peuple de tra-

vailleurs qui gagnent trois francs par jour.

« — Cantagrel a-t-il fait *l'Homme qui rit* ? »

« — Il a ri lui-même, en le lisant, mais il ne l'a point fait. »

« — Rochefort a-t-il fait *l'Homme qui rit* ? »

« — Il ne l'a pas même lu, ayant pour habitude de ne rien lire. »

Quelques jours plus tard, le *Siècle* imprimait ce fameux *Sonnet à la Vierge*, qui éteignit subitement l'enthousiasme de beaucoup de voyous libres-penseurs, auxquels le père Havin, quelque temps avant sa mort, avait distribué la fameuse édition à bon marché de Voltaire, — ce qui a dû lui compter précieusement là-haut.

Un jour le bruit courut que M. Rochefort allait épouser une riche veuve de Bruxelles. Il eut l'imprudence de répondre par les lignes ridicules que voici :

« J'ignore de quelle riche veuve et de quel mariage on a voulu vous parler. Je ne vois à Bruxelles que des républicains proscrits, et je n'épouserai jamais d'autre

*veuve que la Liberté, qui, vous le savez, n'a aucune fortune. »*

Ah ! vous voulez épouser la *Liberté*, vraiment ? lui dit Paul de Cassagnac. Eh bien ! voici le portrait de votre fiancée, jugez-vous même si vous êtes de taille à l'épouser ?

C'est une forte femme aux puissantes mamelles,  
 A la voix rauque, aux durs appas,  
 Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,  
 Agile et marchant à grands pas,  
 Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,  
 Aux longs roulements des tambours,  
 A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées  
 Des cloches et des canons sourds ;  
 Qui ne prend ses amours que dans la populace,  
 Qui ne prête son large flanc  
 Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on  
 Avec des bras rouges de sang. [l'embrasse

D'autres s'écriaient :

— Voyez vous ce gaillard-là qui veut épouser la *Liberté*?... Parole d'honneur, il n'est pas difficile!... Elle a été violée sept ou huit cents fois, on ne compte plus.

L'*Univers*, moins cynique dans ses plaisanteries, ajoute pour conclure :

« Le mariage pourrait se faire, à la rigueur. Cette fougueuse déesse des barricades et des batailles n'est pas difficile dans ses amours. Elle a passé tour à tour aux bras des farouches héros de Sambre-et-Meuse et des gamins de Paris. M. Rochefort saurait chanter l'épithalame de la *Marseillaise* sur un pavé. On fait la cour pour lui en ce moment; il ne s'agit que d'écarter le prétendant Jules Favre. Qui sait? nous assisterons peut-être au mariage de M. Henri-Rochefort et de cette veuve Liberté?

*O tempora ! ó mores !*

« Lorsque, au moyen âge, les sculpteurs de la cathédrale de Chartres en peuplèrent les porches de cette multitude de statues qui figuraient toute l'encyclopédie du temps, ils représentèrent une jeune fille d'une pureté parfaite, les yeux levés au ciel, les pieds détachés de la terre; et au dessous ils écrivirent le nom qu'ils lui donnaient : LIBERTAS!

« C'est une autre veuve de ce temps-ci que M. Rochefort n'épousera point. »



Enfin nombre de feuilles de toutes les nuances reproduisirent la lettre curieuse que voici :

« Monsieur le rédacteur,

« Quand on se porte candidat à la députation, on devient un homme public, dont la personnalité doit être connue de tous les électeurs, sous toutes ses faces. Je viens vous fournir mon contingent de renseignements sur le citoyen Rochefort, candidat de la 7<sup>e</sup> circonscription. Le candidat socialiste et radicalement démocrate Rochefort est à Bruxelles d'un abord peu facile ; on n'est admis auprès de lui que sur de hautes recommandations et après avoir passé dans de somptueux appartements remplis de domestiques à livrée. Je n'avance rien sans preuves à l'appui. Je regrette amèrement que ses électeurs n'aient pu voir de quelle façon il a reçu une malheureuse femme (la mienne) qui sortait de prison, — où elle a été détenue trois mois et demi — pour avoir introduit la *Lanterne* en France.

Sa mère a subi quatre mois de la même peine, toujours pour introduction de la *Lanterne*. Moi, j'ai été détenu préventivement six semaines à Mazas, et je fais actuellement à Sainte-Pélagie six mois de prison, toujours pour introduction de la *Lanterne*. Trois dans la famille, c'est assez, n'est-ce pas ?

« Le nombre des malheureuses victimes de la *Lanterne* est effrayant. Ma femme allait demander au citoyen Rochefort de quoi payer l'amende à laquelle elle et moi avons été condamnés (700 fr. et les frais). Il avait formellement promis de le faire au temps où je commençai, — poussé par le plus impérieux besoin, — la contrebande de la *Lanterne*.

« C'est par une fin de non-recevoir, accompagnée d'insultes grossières et d'un démenti formel, qu'il a congédié cette malheureuse femme, qui lui dépeignait son dénûment et lui faisait doucement observer que c'est lui qui nous a réduits là.

« Nous nous sommes faits ses complices par besoin, ayant foi en ses promesses, en sa fraternité républicaine. Le

mandat qu'il m'avait donné était dangereux. Je l'ai accepté, et j'ai la conscience, — *et les preuves*, — de l'avoir toujours fidèlement rempli. Nous sommes en ce moment six en prison pour la *Lanterne*, manquant en partie du nécessaire, et après avoir payé de notre liberté, il nous faudra payer de notre bourse ou rester cinq ou six mois de plus en prison. Telle est la fraternité de ce futur député.

« La démarche que je fais en ce moment, monsieur le rédacteur, est *toute spontanée*. Que Rochefort ne vienne pas la traiter de *manœuvre électorale*, et arguer de ma position actuelle de prisonnier pour m'accuser d'avoir été poussé par une pression administrative quelconque. J'ai commis un délit; je subis ma peine. Je m'en rapporte du reste à votre impartialité pour faire de ces renseignements ce que bon vous semblera. J'avais jugé le citoyen Rochefort un autre homme; j'ai le cœur brisé de m'être trompé. Il nous abandonne tous dans l'embarras où il nous a jetés. Je crois de mon devoir de citoyen de porter ces faits à la connaissance des électeurs de la 7<sup>e</sup> circonscription. Si je ne l'ai pas fait

plus tôt, c'est que je ne les connais que d'hier.

« Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« F. ROBERT DE MYARLE. »

Le citoyen Rochefort, allez-vous me dire, a démenti la chose et a produit une lettre contradictoire signée d'un autre détenu de Sainte-Pélagie, également condamné pour introduction de la *Lanterne* en France.

J'admets que la police ait obtenu la première lettre d'un captif *pressé d'avoir sa grâce*; mais comment cette même police, douée d'une vigilance si active et d'un œil si fin, a-t-elle laissé la seconde lettre franchir les verrous, et comment un autre prisonnier, qui ne serait pas largement indemnisé par le citoyen Rochefort ou par ses représentants à Paris, oserait-il s'exposer aux rancunes du système pénitentiaire, qui le tient sous sa griffe?

Ici bien évidemment l'affirmation d'un prisonnier vaut celle de l'autre; je veux

dire que la moralité de chacun d'eux est suspecte.

Mais la vraisemblance est, à mon avis, du côté de la première lettre.

En outre, puisque je pose ici la question de moralité, je ne trouve pas que celle de M. Rochefort m'offre des garanties suffisantes. Je crois donc ce démocrate parfaitement capable d'avoir de somptueux appartements remplis de domestiques à livrée, de manquer à ses promesses de fraternité républicaine et de refuser de payer l'amende encourue par une malheureuse femme qui a eu la maladresse de ne pas mieux vendre la *Lanterne* sous le manteau, et de se laisser prendre en flagrant délit. Voilà mon opinion ; je n'en changerai qu'à bon escient.

Mais l'article le plus terrible pour les prôneurs de la candidature Rochefort a été celui de Jouvin dans le *Figaro*.

En voici la substance :

L'ancien *Événement*, créé le 31 juillet 1848, sous l'inspiration de Victor Hugo et dans l'intérêt exclusif de sa personnalité politique, avait pour rédacteurs MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie,



Charles Hugo et François-Victor Hugo. *Le Rappel* a pour rédacteurs MM. François-Victor Hugo, Charles Hugo, Auguste Vacquerie et Paul Meurice. C'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Victor Hugo, comprenant qu'il n'aurait que très peu de chance à poser sa candidature à la présidence de la république, décida que l'*Événement* soutiendrait la candidature de M. Louis Bonaparte.

« Dès ce moment, Victor Hugo devint le visiteur assidu de l'hôtel du Rhin. MM. de Persigny et Forestier, rendant politesse pour politesse, se mêlaient dans les bureaux aux familiers du journal. Organe du bonapartisme, l'*Événement* le fut sans tact, sans mesure, sans trêve, au point de ridiculiser l'opinion et l'homme qu'il poussait au pouvoir. »

L'*Événement* amnistia Boulogne et Strasbourg, en disant :

« Nous préférons les tentatives courageuses qui avortent aux complots lâches et souterrains qui réussissent dans l'ombre d'une réforme. »

Il osa déclarer un jour que la répu-



blique de 1848 avait été non-seulement une surprise, mais une lâcheté.

« Républicains, s'écriait-il, vous reprochez à Louis Bonaparte des *folies*; nous vous reprochons des *attentats*. Il vous sied bien, en vérité, de récriminer, à vous *les acolytes de Fieschi et de Pépin!* Si vous criez: Haro! sur la cage de l'aigle, nous crierons: Anathème! sur la machine infernale... »

Et plus loin :

« La gloire de son nom (le nom de Bonaparte), c'est une lettre de change qu'il faut qu'il acquitte... M. Cavaignac, lui, c'est un inconnu... M. Louis Bonaparte, *on sait par où le prendre, on peut le saisir par son nom et le manier.* M. Cavaignac, *ce n'est qu'une lame*; M. Bonaparte, *c'est une poignée*... Il représente la France par le choix du peuple et par le choix de Dieu. *Donnons-lui notre vie, notre sève, notre ardeur, notre pensée, notre jeunesse, notre expérience, nos douleurs...* **S'IL N'EST PAS GRAND, NOUS LE FERONS GRAND...** Il y a dans l'histoire des hommes qui sont puissants par la puissance du génie; mais il en est d'autres qui

sont puissants par la puissance du peuple. César avait fait de Rome la reine des nations: **ROME A FAIT D'OCTAVE LE MAITRE DU MONDE.** »

Que Dieu les bénisse, ils ont pourtant écrit cela !

Nous conseillons aux amateurs de lire l'article tout entier dans le *Figaro* du lundi 7 juin. Bref, le citoyen Rochefort échoua dans sa candidature. Les plus furieux des douze mille électeurs qui ont voté pour lui ont osé acclamer son nom pendant quelques jours de trouble et d'émeute, avec accompagnement de bris de vitres ou de kiosques; mais en revanche ils ont reçu des Parisiens indignés bon nombre de coups de triques dont j'aurais souhaité l'application directe sur le dos même de leur candidat.

Conclusion :

Si Louis Bonaparte et ses conseillers n'eussent pas éconduit M. Victor Hugo et lui eussent accordé le portefeuille qu'il ambitionnait, — celui de l'instruction publique, — il serait aujourd'hui grand-croix de la Légion d'Honneur, duc de **Notre-Dame**; il chanterait l'Empire sur

tous les rythmes et qualifierait le citoyen Rochefort de chenapan, au lieu de le nommer son troisième fils.

Autre hypothèse :

Si M. Pinard, au lieu de faire chasser le citoyen Rochefort de la rédaction du *Figaro*, lui avait chatouillé l'oreille par quelques câlineries, le lanternier serait aujourd'hui rédacteur en chef du journal *le Peuple*; aurait brigué les honneurs d'une candidature officielle et traiterait Victor Hugo de pleutre et de polisson.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Il y a six semaines, avant que le suffrage universel, — une des mauvaises plaisanteries de ce siècle, — eût pris le nom du citoyen Rochefort pour l'écrire en toutes lettres sur le drapeau de l'émeute, nous écrivions ceci :

« Généralement on n'aime pas à laisser une épée ou un poignard à la portée d'un individu capable de s'en servir pour commettre un meurtre. Assez généralement encore il est d'usage que le propriétaire d'un magasin où se trouvent des matières

explosibles prenne soin d'en écarter les fumeurs.

« Je voudrais qu'on daignât adopter, quand il s'agit de la presse, quelques précautions analogues.

« Est-ce que la presse n'est pas une arme dangereuse au premier chef, un baril de poudre qu'une étincelle enflamme? Cependant tout le monde peut manier cette arme; tout le monde circule dans le voisinage du baril de poudre, sans gêne aucune et sans plus d'obstacle qu'on en rencontre auprès d'un tonneau de cassonade à la porte des épiciers. Le premier venu, porteur d'une allumette quelconque, — soufrée par la bêtise, par l'envie, par la rancune ou par l'ambition, — peut se donner le plaisir de faire sauter le magasin et tout ce qui l'environne. C'est charmant!

« Un peu plus le citoyen Rochefort, avec sa *Lanterne*, se procurait cette petite satisfaction là. »

Il me semble que la société n'outrepasserait pas ses droits, le jour où elle viendrait dire à ces porteurs d'allumettes:

Qui êtes-vous?

D'où sortez-vous?

Quels sont vos tenants et vos aboutissants ?

Voyons les garanties que vous avez à m'offrir ? Ni l'avocat ni le médecin n'exercent sans diplôme, où est le vôtre ?

Je vous soupçonne d'être un fruit véreux, atteint de pourriture, ou tout au moins un fruit sec tombé de l'arbre d'une de nos facultés. Connaissez-vous seulement les règles de la syntaxe ? Et si vous rédigez une phrase cahin-caha, êtes-vous sûr d'avoir la tête saine et de ne rien mettre dans cette phrase qui puisse être nuisible aux grands principes d'ordre sur lesquels je repose ? Dès que vous ne m'apportez pas un certificat sérieux de moralité, je vous défends d'écrire.

N'en déplaise à tous nos déraisonneurs modernes, la société peut, quand il lui plaira, tenir ce petit discours et se livrer à des actes qui en seront la conséquence.

Il y a certes des journalistes recommandables, il y en a d'instruits, il y en a d'honnêtes. Nous en connaissons même de très-forts, qui nous révoltent plus ou moins par leurs théories politiques, mais dont il est impossible de nier le talent et



l'élévation d'esprit. Ceux-là se distinguent par une certaine réserve de bon goût et par une sorte de gentilhommerie de plume. On leur pardonne volontiers quelques écarts.

Mais la presse française est impardonnable d'accueillir ces enfants perdus de la bohème ou du vice, qui viennent dans ses bureaux de rédaction ramasser un bout de plume comme un bandit ramasse un stylet. Pourquoi ne repousse-t-elle pas ces garnements, ces déclassés, types de cynisme et d'impudence, tous vagabonds d'habitude et ne sachant que faire, — parce qu'ils ont souvent trop fait, — tous plus ou moins amis de la gueuse, l'œil éraillé par la débauche et la gorge brûlée par l'absinthe ? Etranges individus, qui trouvent là définitivement une occupation à leur goût ! Ils griffonnent polissonneries sur polissonneries et déposent chaque jour leurs ordures écrites soit à la porte du gouvernement, soit à la porte de l'Eglise.

Horde de satyres émancipés et de coupe-jarrets mercenaires, ils outragent sans cesse la loi, la morale, la religion, la pudeur, et se chargent de l'exécution des hautes œuvres de la démagogie.



Leur tâche principale est d'écorcher vifs, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les écrivains amis de l'ordre et de la foi chrétienne. Cherchez une croyance au fond de leur âme, — néant ! Pour arrêter leurs excès de plume ou restreindre leurs turpitudes, faites appel à la loyauté, à la justice, au respect, — sottises ! Nos aimables cyniques pouffent de rire quand ils entendent parler de ces choses. Ils ne connaissent que l'infamie, n'exploitent que le mensonge et n'ont d'espoir que dans la ruine.

Parfois il arrive qu'un de ces affreux bonshommes a l'air de grandir tout à coup, comme un reptile en pleine fange. Alors le spectacle paraîtrait vraiment effroyable, s'il n'était ridicule.

« — Eh ! juste ciel, voyez donc !... ce n'est plus la vipère qui rampait sous nos pieds...

« — Quelle vipère ?

« — Ce journaliste aux morsures duquel on échappait encore, en lui marchant sur la tête ou en vidant sa poche à venin. Maintenant c'est une espèce de boa constricteur, aux anneaux gigantesques, à l'œil

étincelant, à la gueule immense, qui manifeste la prétention de ne faire qu'une bouchée du gouvernement, des chambres, des ministres, du chef de l'Etat lui-même, du souverain pontife, des prêtres, des religieux et du monde catholique tout entier !... »

Tel est le cri d'alarme jeté par certains hommes du pouvoir. Bref, on a des peurs bleues. On se trouble, on s'empresse, on court aux armes ; on emploie contre le monstre la grosse artillerie, les engins les plus formidables. Il semble que la mitrailleuse des tribunaux elle-même n'ait plus assez de munitions. Voilà où est le ridicule.

On vous conseille de veiller aux abords de la presse et d'y poser des barrières contre l'écrivain sans conscience et sans foi, — *principiis obsta*. Mais lorsqu'il est établi dans ses retranchements, grâce à votre imprévoyance, vouloir le débusquer par la force est une maladresse. Pour lui toute lutte avec vous est une bonne fortune. Il gagne à être vaincu, et, s'il est vainqueur, jugez du triomphe ! Vous deviez permettre au journaliste-boa de cir-

culer, — *Lanterne* en main, — dans tout Paris et dans toute la province. On aurait d'abord suivi de l'œil avec une curiosité toute naturelle ce feu follet rougeâtre, dansant sur le marais d'une opposition malsaine ou d'une critique hydrophobe ; mais bientôt vous auriez vu la France entière hausser les épaules. Elle vous aurait dit de sa voix la plus calme :

— Toujours les mêmes, c'est bien cela ! On prononce *liberté*, ces messieurs comprennent *licence*. Vous êtes assez bon ou assez naïf pour leur accorder la parole, ils vous crachent l'ignominie et l'injure. Vous leur ouvrez la porte, ils entrent chez vous torche allumée. Ce sont des fous qui s'efforcent d'être incendiaires. Pas de répression violente contre les écrivains de ce genre : vous avez des pompes et vous avez Bicêtre.

Ainsi eût parlé la France.

Et le dégoût général et le mépris public vous auraient suffisamment prouvé que le citoyen Rochefort n'était qu'un Diogène de rencontre, — un boa de carton.

Voyez-vous ce monsieur, grandi par une imprudence, exilé par une terreur pani-

que, encouragé dans ses audaces par les vieilles et très-peu respectables rancunes qui grouillent outre-frontière;—le voyez-vous, dis-je, poser sa candidature et faire appel à la voyoucratie, d'une part, et à l'enthousiasme aussi passager qu'irréfléchi de la jeunesse des écoles, de l'autre, pour obtenir un mandat de député?

M. Rochefort député! O France, ô ma patrie, où en es-tu?

FIN

---

POST-SCRIPTUM

Paris, 28 juin 1869.

Ce volume était sous presse, quand on vint nous annoncer que le tribunal cor-

rectionnel privait M. Rochefort de ses droits civiques.

Mon Dieu ! c'était bien inutile !

Pourquoi ne pas laisser la France, éclairée définitivement sur l'homme, se donner le plaisir de faire justice elle-même ?



**CATALOGUE**  
DE LA LIBRAIRIE  
**DES CONTEMPORAINS**

13, RUE DE TOURNON

Spécialement destinée à la publication et à la  
vente des œuvres

**De M. Eugène de Mirecourt**

---

**LE FLAMBEAU**

SYSTÈME D'ÉCLAIRAGE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Par Eugène de Mirecourt

JOURNAL-VOLUME de dix ou douze feuilles  
d'impression, paraissant par *fantaisie*, par  
*boutade* et sans aucune périodicité.

Prix : 2 francs.

*Envoi franco contre timbres-poste.*

On peut s'abonner d'avance pour cinq  
brochures, en envoyant un mandat de *Dix*  
*francs* au Directeur de la LIBRAIRIE DES  
CONTEMPORAINS, 13, rue de Tournon.

---



## **DIEU D'APRÈS LA FOI**

Par l'abbé HENRI PLANET

1 beau volume in-8° jésus. — 6 francs.

---

## **LA COMTESSE DE CURNON**

Par Alfred DE BESANCENET.

1 beau volume in-18 jésus. — 3 fr.

---

## **PROVERBES ET NOUVELLES**

Par Alfred DE BESANCENET

2<sup>e</sup> édit.). 1 beau vol. in-18 jésus. — 3 fr.

---

## **UN AMOUR DE GRANDE DAME**

Par Alfred DE BESANCENET

(3<sup>e</sup> édit.) 1 beau vol. in-18 jésus. — 3 fr.

---

## LES BANQUÉS

# D'EMISSION ET D'ESCOMPTE

Suivi d'un tableau graphique de la marche comparée des taux de l'escompte en Europe pendant les dix dernières années, et d'un tableau synoptique des sept banques publiques françaises, par MAURICE AUBRY, ancien membre de l'Assemblée législative. — 1 beau vol. in-8° jésus — 5 fr.

---

SOUS PRESSE :

## LE THEATRE DE L'ENFANCE

Série de petites pièces très-morales et très-chrétiennes destinées à l'éducation des enfants. Dans le texte, une *mise en scène*, indiquée par le crayon d'un artiste distingué, aidera la mère de famille à tout organiser dans son salon, à dresser les jeunes acteurs et à leur donner autant que possible le sentiment du rôle, des gestes, etc. Depuis longtemps une publication de ce genre est réclamée par toutes les personnes qui comprennent la nécessité de former l'enfance au naturel du langage et à la distinction des manières.

La première pièce du THÉÂTRE DE L'ENFANCE, intitulée la *Part des pauvres*, est due à la plume de M. Eugène de Mirecourt.

---

**AVANT  
PENDANT ET APRÈS LA TERREUR**

(Deuxième édition)

**Par Eugène DE MIRECOURT.**

---

**POLÉMIQUES DIVERSES**

*Par le Même.*

---

**LES  
CONTEMPORAINS**

**TROISIÈME ÉDITION**

Revue par l'Auteur avec le plus grand soin,  
contenant cent Notices nouvelles, et ornée de  
portraits dessinés d'après les meilleures pho-  
tographies.

---

### **EN VENTE :**

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. —  
Le Père Félix. — Balzac. — Chateaubriand. —  
Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père.  
— Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber.  
Offenbach. — Rosa Bonheur. — Émile de Gi-  
rardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri-  
Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Ner-  
val. — Eugène Guinot. — Gavarni. — Théophile  
Gautier. — Crémieux. — Garibaldi. — Sainte-  
Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. —  
Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine.  
— Béranger. — Lamennais. — Charles Monse-  
let. — Ponsard. — Augustine et Madeleine  
Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie.  
— Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. —  
Mazzini. — Canrobert. — François Arago. —  
Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor  
Cousin. — M<sup>m</sup> Arnould Plessy. — Élie Ber-  
thet. — Étienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam.  
— Cormenin. — Melingue. — Pie IX. — Louis  
Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henry  
Monnier. — Félicien David.

---

### **SOUS PRESSE :**

Alfred de Musset. — Raspail. — Thiers. —  
Pierre Leroux. — Ricord.

---

# LISTE

DES

## BIOGRAPHIES NOUVELLES

Qui doivent être publiées

---

Edmond About.	Le Père Enfantin.
Carnot.	Cabet.
Changarnier.	Taxile Delord.
Émile Augier.	L'abbé Châtel.
Théodore Barrière.	V <sup>te</sup> d'Arincourt.
Buloz.	Lachaud.
Roger de Beauvoir.	Louis Figuier.
M. et M <sup>me</sup> Ancelot.	Ponson du Terrail.
Camille Doucet.	Gaboriau.
Got (de la Comédie française.)	Ernest Hamel.
Bressant.	Legouvé.
Garnier Pagès.	Henri Rochefort.
Flocon.	Renan.
Caussidière.	Edouard Pailleron.

Pongerville.	Paul de Cassagnac.
Gran. de Cassagnac.	Clément Duvernois.
Capefigue.	Siraudin.
Fiorentino.	Taine.
Octave Féré.	Gambetta.
Daniel Stern.	Jules Simon.
Chaix d'Est-Ange.	Picard.
Jules de Saint-Félix.	Marc-Fournier.
Julia Grisi.	Charles Deslys.
Bancel.	Morny.
Ernest Feydeau.	Napoléon III.
Etc., etc.	

*Il paraîtra régulièrement deux Biographies par semaine.*

---

**PRIX DU VOLUME : 50 CENT.**

**Par la poste : 60 cent.**

---

On trouve les **Contemporains** de M. Eugène de Mirecourt chez tous les



---

libraires de France et de l'étranger.

PAR SOUSCRIPTION

Les personnes qui, pour recevoir VINGT BIOGRAPHIES au choix, enverront un mandat de DIX FRANCS sur la poste, auront droit à l'envoi direct, et *franco*.

---

593 — Paris. — Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64

68695593



*EN VENTE :*

Jules Favre.  
Victor Hugo.  
Berryer.  
Le Père Félix.  
Balzac.  
Châteaubriand.  
Odilon Barrot.  
Villemessant.  
Dumas père.  
Le bibliophile Jacob  
(Paul Lacroix).  
Auber. — Offenbach.  
Rosa Bonheur.  
Emile de Girardin.  
Mgr Dupanloup.  
Rose Cheri. — Bouffé.  
Timothée Trimm.  
Gérard de Nerval. —  
Eugène Guinot.  
Gavarni.  
Théophile Gautier.  
Crémieux.  
Garibaldi.  
Sainte-Beuve.  
Paul de Kock,  
Jules Janin.  
Barbès.  
Lacordaire.  
Guizot.

Lamartine.  
Béranger.  
Lamennais.  
Charles Monselet.  
Ponsard.  
Augustine et Madeleine  
Brohan.  
Cavour.  
L'Impératrice Eugénie.  
Bismark.  
Ingres.  
Alphonse Karr.  
Mazzini.  
Canrobert.  
François Arago.  
Armand Marrast.  
Havin.  
Méry.  
Victor Cousin.  
Mme Arnould Plessy.  
Elie Berthet. — Etienne  
Arago.  
Arnal. - Adolphe Adam.  
Cormenin.  
Melingue.  
Pie IX.  
Louis Veuillot.  
Mérimée.  
George Sand.